

Gaston Leval

et le mouvement libertaire espagnol

F. Iglesias

Au milieu de l'année 1915, fuyant la Première Guerre mondiale et avec de faux papiers sous le nom de Josep Venutti, Pierre Piller arrive à Barcelone. Plutôt que de se rendre et faire inévitablement alors « la guerre du droit » pour la reprise de l'Alsace-Lorraine, il s'installe dans l'illégalité pour vivre d'accord avec son idéal internationaliste et de fraternité humaine. Il avait alors dix-huit ans, luttait de toute sa ferveur et était convaincu que les anarchistes français et les syndicalistes révolutionnaires répondraient à l'ordre de mobilisation par la grève générale et l'insurrection. Ils l'avaient si souvent proclamé, en des termes si énergiques ! Ce sera la plus grande désillusion dont il souffrit aux débuts de sa vie de militant anarchiste. Pas de grève générale et pas d'insurrection, et ceux qui quelque temps auparavant derrière le drapeau noir adoptaient des attitudes si héroïques et semblaient si décidés qu'on eût dit qu'ils allaient bouleverser le monde, partirent au front, en leur immense majorité. « Pour ne pas trahir ses idées », le jeune anarchiste préféra l'exil qui inévitablement sera rude et tissé de souffrances plutôt que de collaborer à une guerre au service des impérialismes étatiques et qui en ultime instance est livrée par les travailleurs jusqu'alors divisés entre interventionnistes et abstentionnistes.

Barcelone vivait en pleine effervescence révolutionnaire. Il entre immédiatement en contact avec un groupe de réfugiés français. Mais le jeune idéaliste qu'était Pierre Piller ne tardera pas à se séparer d'eux. Car ses compatriotes, eux aussi insoumis ou déserteurs se trouvent dans la même situation que lui, cependant presque tous travaillaient directement ou indirectement pour l'industrie de la guerre, ce sera une grande déception. Refuser d'aller à la guerre, et puis travailler pour son industrie était une contradiction, dont la majorité des jeunes réfugiés ne semblaient pas se rendre compte. Contradictions qui sans doute s'entrechoquent à l'intérieur de l'être humain, opposent dans une même société, les individus. De ces conflits résultent la défaite ou le triomphe de l'homme, sa servitude ou sa libération. Mais il faut également reconnaître qu'à cette époque à Barcelone se posait le terrible dilemme : « entre crever de faim ou fabriquer du matériel pour l'industrie de guerre ». Mais y a-t-il toujours cette possibilité de choisir ?

Pierre se sépare définitivement de ce groupe de déserteurs. Il rencontre quelques mois plus tard un autre compatriote, Jean Galy. Il venait d'arriver après quatorze mois de front, ce qui l'avait

terriblement marqué. C'est, paraît-il, au contact du jeune anarchiste Pierre que Galy embrassa les idées libertaires. Mais c'est sans doute à son contact et la fréquentation de Galy – qui écrira généralement dans la presse libertaire sous le pseudonyme « Lyg » – qui lui a ouvert de nombreux horizons intellectuels. Leval écrira en 1962 à l'occasion de la mort de Galy : « il fut le seul maître que j'ai eu dans ma vie ¹ ». Effectivement, Galy, professeur de philosophie, doué d'une extrême sensibilité et d'une ample érudition suscitera chez Pierre l'intérêt pour l'étude et la culture, unis dans une période de misère où ils passèrent ensemble tant de journées, sans manger, « jouant aux dames pour tromper leur faim », parlant de poésie, histoire, socialisme, anarchisme, dormant sur les bancs de la place Cataluna, dans cette période de détresse morale où ils se sont soutenus et compris comme des frères, « lui le pur intellectuel, et moi le garçon maçon ».

Après un bref séjour à Saragosse où il part afin d'apprendre le plus rapidement possible l'espagnol, Pierre retourne à Barcelone, il travaillera dans une forge jusqu'en 1919, vivant toujours en étroit contact avec les milieux libertaires et écrivant déjà avec une certaine régularité dans leurs journaux. A la fin de 1919, après quelques ennuis avec la police pour ne pas avoir ses papiers en règle, il décide de partir pour Valence où on le propose pour diriger le journal libertaire « La Guerra Social ».

Naturellement la police qui était sur sa piste ne tardera pas à découvrir le nouveau directeur, il passera trois mois à la prison de Valence « pour défaut de papiers » – même cause qui lui en avait déjà fait passer cinq mois à Barcelone – c'était un moment difficile dû à un important mouvement de grèves et d'agitation sociale, les persécutions ne tarderont pas, et les groupes anarchistes en seront les premières victimes, conduisant des milliers de ses militants en prison. Pierre Piller ne sera pas une exception et il se retrouve pour la seconde fois dans les prisons de la monarchie. Il profite de son séjour pour lire les classiques, écrire de nombreux articles pour la presse libertaire, sentant une inclination profonde pour la poésie, apprenant de mémoire des centaines de poèmes, qui dans des circonstances difficiles lui serviront de refuge. Pour l'autodidacte qu'il est, la prison sera pour lui son université particulière.

A sa sortie de prison, il rejoint de nouveau Barcelone où il travaille dans différents emplois, tout en participant activement dans les discussions qui ont lieu dans les groupes anarchistes sur le développement de la Révolution russe – à cette époque il rencontre Victor Serge qui vivait également à Barcelone – dans ces discussions Pierre va définitivement gagner la confiance de ses camarades espagnols : cela le conduit à être nommé par la Fédération des groupes anarchistes de Barcelone délégué adjoint à la délégation de la C.N.T. ²

¹ « Cahiers du socialisme libertaire », n° 83.

². G. Leval s'était distingué dans les discussions de cette époque par des positions très critiques, faisant d'énormes réserves sur la révolution russe.

qui en 1921 ira à Moscou pour assister et prendre part au Congrès constitutif de la Ille Internationale des syndicats rouges.

A son arrivée à Moscou Gaston Leval – à partir de cette époque il utilisera ce pseudonyme – entre en contact avec un groupe de communistes français parmi lesquels se trouvaient Victor Serge, Alfred Rosmer et M. Body ³. Gaston Leval avait les yeux bien ouverts et un dossier bourré de questions qui attendaient des réponses. Elles furent posées ; ce groupe, mais particulièrement Victor Serge, l'informe d'une façon détaillée de la situation réelle en Russie. Avec ces informations et d'autres que lui fourniront Voline (qu'il fera libérer de prison) et Alexandre Shapiro sur les anarchistes emprisonnés ou déportés, Leval comprend la véritable nature de la révolution d'Octobre. Tous ses soupçons se voient ainsi confirmés et les prévisions bakouniniennes sur l'Etat populaire marxiste réalisées pas à pas.

Délégué espagnol à Moscou

Dès son arrivée, il maintiendra d'étroits contacts avec Emma Goldman et Alexandre Berkman. Il mettra tous ses efforts et son éloquence pour convaincre les autres délégations à prendre position sur les emprisonnements massifs des militants anarchistes et socialistes ⁴. L'Opposition ouvrière vient d'être muselée, en réduisant au silence ses représentants les plus dynamiques (Alexandra Kollontaï et Chlapnikoff), le pouvoir de la Tcheka grandit, le centralisme étatique se manifeste de toute part, il supprime immédiatement les journaux non officiels, tout droit de réunion et d'association, arrêtant, torturant, fusillant, exerçant une terreur bien supérieure à celle du tsarisme, multipliant la bureaucratie et la police, annihilant dans les élections des comités d'usine et des soviets tout reste de liberté et de démocratie.

Au Congrès de l'Internationale rouge, certaines délégations ne manqueront pas l'occasion de formuler une série de questions aux dirigeants du Komintern et à Boukharine notamment qui à la tribune les jugeant si embarrassantes, voire impertinentes, que exaspéré, celui-ci ordonna à la garde rouge de protéger la tribune contre les attaques des syndicalistes « anarchisants » qui avaient eu l'audace de demander des comptes aux représentants des travailleurs soviétiques.

Malgré les menaces de Boukharine il y eut un grand tumulte et des protestations. Loin de se laisser intimider Leval et un groupe envahit la tribune du Congrès, exigeant le retrait de la garde rouge. Rudolf Rocker, se souvenant de la délégation de la C.N.T. qui lui avait rendu visite à son passage par Berlin, écrira dans ses Mémoires : « cette

³ M. Body, éloigné de la révolution russe, sera le traducteur de quelques œuvres de Bakounine en français.

⁴ Alexandra Kollontaï dira : « Nous ne pouvons rien faire, nous sommes condamnés au silence absolu. Impossible de publier le moindre petit journal, de donner une conférence, de tenir la moindre réunion. Quand nous voulons nous voir pour échanger des idées, ou des impressions, nous ne le faisons qu'à quatre ou cinq, en prenant le thé pour sauver les apparences. » (Cité dans *Ni Dieu ni Maître*, p. 574.)

délégation qui n'avait été élue par aucun congrès de la C.N.T. et dont les divers frais de voyage furent payés par la Russie, était dès le départ décidée à intégrer la C.N.T. au Komintern. Le seul de ses membres qui fit avec honneur exception fut l'anarchiste français Gaston Leval⁵ ».

De retour en Espagne à la fin de l'année 1921, mais profitant de son passage par Paris, où il y restera quelques mois, il publiera une série d'articles dans « Le Libertaire » sur ses observations de la révolution russe. Ces articles seront la base de la communication qu'il fera au Congrès de la C.N.T. à Saragosse en 1922, ces informations et celle qu'apportera le grand théoricien du syndicalisme révolutionnaire que fut Angel Pestana, seront le point d'appui qui permettra à la C.N.T. de décider sa séparation définitive de la Ille Internationale. Les articles s'intitulent « Choses de Russie », G. Leval dans « Le Libertaire » du 11 au 17 novembre 21. Gaston Leval écrira par la suite une brochure intitulée *Los anarquistas rusos en prisiòn*, dans laquelle il développe ses observations et les conclusions auxquelles il était arrivé, dénonçant la répression, la cruauté et le caractère régressif du régime bolchevik.

A partir de cette époque, probablement à cause de l'impact de la révolution russe, Gaston Leval va se préoccuper des problèmes constructifs d'une éventuelle révolution libertaire, partant des principes et des bases établis par les grands théoriciens de l'anarchisme Proudhon, Bakounine et Kropotkine, particulièrement de Bakounine dont il sera un fidèle disciple et son meilleur interprète.

Devant les grandes difficultés pour trouver un emploi à Barcelone, Leval armé d'un énorme appareil photographique se lance dans les régions du nord de la Péninsule voyageant de village en village comme photographe ambulant ; à son passage aux Asturies il entre en contact avec le groupe du journal « Acciòn Libertaria », dans lequel il publiera plusieurs articles, participe également aux discussions du groupe animés par Blanco, Avelino Gonzalez et E. Quintanilla. Se souvenant de cette époque il écrira : « Quintanilla nous émerveillait toujours avec ce don de parole qu'il laissait couler comme un fleuve qui allonge et élargit son cours à mesure qu'il avance (...). Il avait environ dix ans de plus que moi et j'étais peut-être plus impétueux, moins cultivé assurément. Parce que Quintanilla avait lu des auteurs

⁵ Effectivement, étant donné la situation de clandestinité, la C.N.T. ne pouvait tenir aucune réunion publique ; les communistes en profitèrent pour s'infiltrer et faire nommer à l'assemblée générale de Lerida certains de leurs hommes. R. Rocker, *Revolucìon y regresiòn*, éd. Cajica, pp. 398-399. G. Leval, parlant de cette délégation dans son livre inédit *L'Insoumis*, l'a décrite de la façon suivante : « Quatre nouveaux venus sous l'influence de la révolution russe, source de tant d'espoir dans les masses prolétariennes. On ne les connaissait pas. Ils firent bonne impression, leur mandat était valable : cela suffisait. ... Je ne connaissais que le premier (Arlendis) récemment passé au bolchevisme, mais je m'aperçus alors que les trois autres appartenaient, comme lui maintenant, au parti communiste, et avaient profité de la situation créée par notre clandestinité pour se faire nommer délégués en abusant de la confiance des membres du plénum national. »

que j'ignorais et naturellement sa personnalité intellectuelle était plus affirmée ⁶. »

Poursuivant sa tournée, Gaston Leval se dirige à La Corogne où le syndicat des marins de la C.N.T. vient de créer une école rationaliste financée par le syndicat. On lui propose de changer son daguerréotype par la craie, il ne le pense pas deux fois, le voilà transformé en maître d'école. Ephémère tranquillité! avec la venue de la dictature de Primo de Rivera en 1923, l'école comme on peut se l'imaginer, sera fermée.

En 1924, démoralisé par sa situation économique, en plus marié depuis quelques mois, il décide de s'embarquer pour l'Amérique latine, il effectue le voyage dans la cale d'un bateau, sans passeport ni billet, il arrive d'abord à Montevideo puis il se dirige vers l'Argentine. L'Argentine de cette époque lui réserve aussi des surprises, sans argent ni travail, il passera les trois premières années dans une misère atroce, années qui verront la mort de sa fille, faute d'assistance médicale, sans même pouvoir acheter un cercueil.

En 1927 sa situation change, il trouve un emploi de journaliste, et un peu plus tard, il sera professeur de français dans un collège de Rosario, période faste de sa vie. Leval se trouve dans les années les plus fructueuses de sa vie, il développe une grande activité théorique, il se découvre poète, fabuliste et excellent orateur. C'est alors qu'il publie les premiers livres : *Poétas y literatos franceses*, *El prófugo*, *Problemas económicos de la revolución española*, *El mundo hacia el abismo*, entre autres. Cependant son regard était toujours tourné vers l'Espagne où il envoie ses livres et ses articles, utilisant les pseudonymes : Benito Gomez, Silvio Agreste et plus généralement Gaston Leval.

En Argentine, Leval se trouve avec un mouvement anarchiste très divisé par les luttes internes, entre orthodoxes et hétérodoxes, entre les partisans d'un mouvement syndical révolutionnaire mais nécessairement pragmatique et les intransigeants de la révolution, qui vivaient continuellement dans l'illusion du grand soir. Il y avait d'une part la FORA, centrale syndicale révolutionnaire, d'autre part le groupe qui était autour du quotidien « La Protesta », animé par Abad de Santillán et Lopez Arango et l'autre groupe formé par le quotidien également, « La Antorcha », les deux groupes se disputaient et rivalisaient pour imprimer leur orthodoxie au mouvement syndical. Leval réagira contre ces comportements propres au léninisme, mais la polémique était trop violente et ses positions n'eurent pas le moindre écho.

Les calomnies les plus infâmes furent déversées contre les militants dans les colonnes des journaux. Le résultat fut que la FORA qui avait environ 200 000 adhérents s'affaiblit progressivement, naturellement

⁶ Le mouvement libertaire était dans la clandestinité dans toute l'Espagne, sauf aux Asturies où régnait une certaine tolérance. « Acciòn Libertaria » était le meilleur journal que possédait le M.L.E. G. Leval, « El caso de Quintanilla » dans « Ruia », Caracas, mai-juin 1966.

les « orthodoxes » attribueront la responsabilité de cette disparition à la « répression ». Mais c'est sans doute dans cette lutte intestine qu'il faudrait chercher les causes de la disparition du mouvement syndical révolutionnaire argentin.

Au-delà de l'anarchisme traditionnel

En 1932, avec la publication de son livre *Problemas económicos de la revolución española*, Gaston Leval commence une révision des grands problèmes qui se posent à l'anarchisme, ses préoccupations se centrent surtout dans une tentative pour apporter des précisions de ce que l'on entend par anarchisme. Il constate, en effet, que les anarchistes restent et s'enferment dans des définitions trop abstraites, ou à une revendication unilatérale dû moi, de la liberté irresponsable, celle-ci, constituant généralement l'alpha et l'oméga de ce qu'il y a de supérieur en ce monde, et leur préférence pour l'organisation en groupuscules, leur refus de se considérer comme un vaste ensemble organique cohérent dont il faut savoir assurer la viabilité.

Il leur reproche également l'éparpillement de leurs activités et de leurs forces, l'insistance dans des tactiques qui faisaient des « terroristes-martyrs », à la base de tout cela la déviation de la pensée qui a pris l'accessoire pour l'essentiel. L'essentiel était de transformer le monde humain en créant une société nouvelle. Tout le reste devait lui être subordonné : « pensée et tactique, doctrine et activités, création intellectuelle et combats. Et avant tout, il fallait placer ce qui importait le plus, la réalisation du socialisme dans la liberté, de l'égalité économique sans Etat ».

A la revendication illimitée de la liberté, notre auteur lui oppose la *solidarité* qui pour lui est un « principe supérieur à la liberté, car elle implique, pour être réelle, le respect de cette dernière tandis que le respect de la liberté n'implique nullement la pratique de la solidarité sans laquelle il n'est pas d'existence collective, donc individuelle, possible »...

Leval refuse d'enfermer l'anarchisme dans des schémas étroits qui ne pouvaient déboucher que sur des interprétations simplistes. Il est nécessaire d'ébaucher un plan constructif partant des réalités sociales. S'appuyant sur une double méfiance, face à la prétention de définir des critères rigides pour la transformation sociale et face au danger de la méconnaissance de ces problèmes ⁷. Il écrira : « j'entends qu'aujourd'hui il ne faut pas écrire abstraitement ni faire du roman révolutionnaire, avec des programmes ou des moules qui sont des panacées impossibles courant le danger d'imprégner de faux concepts à ceux qui en eux se fient. Il est peut-être plus difficile de travailler sur la réalité, mais c'est sûrement plus fructueux ».

Effectivement, pour Gaston Leval, non seulement les anarchistes devaient procéder à une nouvelle synthèse, rénover, remettre à neuf, revigorer tout ce qui demeurerait valable des apports constructifs des

⁷ A. Elorza, « Revista dei Trabajo », n° 32, p. 217.

penseurs libertaires tel que Proudhon, Bakounine, Cornelissen et tant d'autres. Mais il fallait également partir des réalités économiques de notre époque. C'est d'ailleurs ainsi que l'entendait Luigi Fabbri qui était une personnalité de l'anarchisme international lorsqu'il écrivait : « Ceux qui connaissent l'écrivain Leval seulement à travers de (...) travaux de caractère surtout narratifs, littéraires et sentimentaux ⁸ seront surpris de trouver dans son dernier livre sur la guerre un écrivain totalement différent : un froid, méthodique et scrupuleux comptable de documents et de statistiques, un patient accumulateur d'un matériel multiple, venu de sources les plus différentes et des camps les plus variés. »

Et Isaac Puente un populaire théoricien de l'anarchisme communaliste fera également un éloge en disant que le livre de Leval « s'élève au-dessus d'un anarchisme traditionnellement ancré dans des positions libertaires sans relation avec la réalité ⁹ ».

Sans doute, la « Revista Blanca », qui était influente dans les milieux libertaires et dont les positions kropotkiniennes et spontanéistes étaient connues, nuancera son appréciation en disant : « nous l'estimons d'un apport important aux questions de la post-révolution espagnole, bien que la problématique de l'auteur soit un peu éloignée de la nôtre. »

Dans toutes les polémiques du Mouvement libertaire espagnol, nous retrouvons Gaston Leval, que ce soit sur les fédérations d'industries et l'apparition de la F.A.I. ¹⁰ ou en réaction contre ceux qui repoussent un plan « minimal » de reconstruction sociale. Son influence s'accroîtra à partir des années 1934-1936 avec son extraordinaire présence dans presque toutes les publications libertaires, où nous pouvons trouver des articles, et la publication de cinq livres et plusieurs brochures. Mais son action sera surtout centrée dans le journal « Liberaciòn », dont il deviendra le principal théoricien. Pensant sans doute au Congrès de la C.N.T. de 1936, il publiera dans l'édition de ce même journal une brochure intitulée *Estructuraciòn y Funcionamiento de la Sociedad Libertaria*.

Leval veut des bases concrètes : une réorganisation de la société sur la base du travail et de la solidarité en opposition avec la commune libre, considérant néanmoins pour le problème paysan les « municipios » et les coopératives comme axe principal avec, au-dessus de tout, les fédérations d'industrie. Il critiquera toujours le syndicalisme comme base unique de reconstruction sociale, craignant sa bureaucratisation, pensant sans doute au développement de la

⁸ L. Fabbri se réfère sans doute à *Infancia en Cruz*, et à *Literatos Franceses*, car *El Pròfugo* ne sera publié qu'en 1935.

⁹ En réalité l'économiste Cornelissen et même Dauphin Meunier avaient déjà publié des travaux dans ce sens, mais pas aussi systématisé comme le fera G. Leval.

¹⁰ En 1929 se posa le problème des tendances dans la C.N.T., G. Leval publia une série d'articles dans « !Despertad! », polémique avec ses rédacteurs, s'opposant à l'organisation de tendances au sein de la C.N.T., affirmant que s'il y avait des tendances organisées aujourd'hui ou demain on arriverait par pure logique à une scission...

révolution russe. De là sa brochure *Insuficiencia del Sindicalismo en la Transjormaciòn Social*. Sa critique du syndicalisme est sans doute une des plus sérieuses et documentées qui ait été faite durant la *seconde* République espagnole, car le manque de maturité des masses devait selon lui perpétuer la division au sein du mouvement ouvrier, bien qu'acceptant le coopérativisme et le syndicalisme, il n'en garde pas moins de sérieuses réserves.

Certes, il reconnaît les tentatives de Pierre Besnard qui a eu l'incontestable mérite d'aiguiller la pensée des syndicalistes sur ce genre de problèmes, ou de poser des principes fondamentaux qu'il était indispensable de poser, mais il leur reproche d'être des constructions abstraites, « des échafaudages imaginatifs sans rapport avec la structure des sociétés, la réalité de l'économie humaine et sociale, la complexité des rapports humains ». C'était en quelque sorte traiter de l'organisation de l'agriculture sans rien savoir de l'agriculture. Il critique également la prétention des syndicalistes de tout vouloir résoudre à travers la structure syndicale, or il y avait pour lui des parcelles dans la société comme l'éducation où il est difficile de trouver des solutions à travers les seules structures des syndicats.

Après de pénibles et fructueuses pérégrinations en Amérique latine, Gaston Leval revient en Espagne quelques mois après l'éclatement de la *Guerra Civil* pour continuer son engagement avec le Mouvement libertaire espagnol. Il publie au milieu de 1937 un autre livre, *Precisione sobre el Anarquismo*. Constatant les déviations au sein du mouvement libertaire, ce livre était destiné à faire une série de mises au point autour des bases sociologiques de l'anarchisme. On peut affirmer que cet ouvrage n'aura aucun équivalent dans les milieux « acrates » dans la décennie 1930-1940. Leval annonce dès le premier chapitre le sujet du livre :

« Sur quoi se basent les idées anarchistes, quels sont leurs objectifs, comment les réaliser ? Ce sont des questions sur lesquelles nous devons nous mettre d'accord parce que malgré tout ce qui se dit, cet accord n'existe pas (...) chez les théoriciens les plus compétents de ce courant ¹¹. »

Les thèmes centraux de ce livre seront sa constante préoccupation tout au long de sa longue et infatigable lutte militante, les mêmes thèmes nous les retrouvons avec insistance dans les « Cahiers » ou bien encore repris dans le manuscrit de son livre *Civilisation libertaire* qui n'attend que les bons offices d'un éditeur pour voir le jour ¹². Ces *thèmes* sont : la crise de l'anarchisme, les problèmes de la violence et d'une éventuelle révolution armée, l'éthique, l'Etat, l'autorité libertaire, ainsi que l'esquisse d'une interprétation libertaire de l'histoire.

¹¹ *Precisiones sobre el Anarquismo*, Ed. Tierra y Libertad, 1937.

¹² Dans *Civilisation libertaire* nous retrouvons un intéressant chapitre de 36 pages, intitulé : Les déviations de l'anarchisme.

La crise de l'anarchisme

Pour Gaston Leval, il est indiscutable que quelque chose a failli tant dans les espoirs que dans les prévisions des penseurs anarchistes, et qu'un abîme sépare les buts énoncés des réalités atteintes. La première erreur – pour lui – une erreur monumentale, a été « l'adoption du mot anarchie... c'est par un autre vocable que l'on devait définir le socialisme ou le communisme non étatique. Car même si Proudhon avait eu raison du point de vue étymologique – et il n'en a jamais fait la démonstration – dans toute langue le sens donné aux mots par l'usage est souvent prépondérant, et créer une telle confusion, c'était créer *l'anarchie* au sens traditionnel du terme.

Car dans l'ensemble, l'opinion publique ignorant la fantaisie de Proudhon, ou refusant de s'y soumettre, a conservé le sens négatif attribué au mot anarchie, et depuis 1840 les anarchistes se sont battus les flancs pour lui faire admettre ce qu'elle ne voulait pas. Et nous nous sommes placés ainsi, pour nous être obstinés à déformer le sens d'un mot contre la volonté générale, en dehors de l'esprit public ¹³ ». Leval sera pratiquement le seul à poser ce problème du terme « anarquía » ; il faut reconnaître que le mot, bien qu'il signifie la même chose qu'en français, a une acceptation moins péjorative en espagnol. Cependant ce problème avait été posé dès 1906 par les théoriciens les plus dynamiques de l'anarchisme espagnol comme Francisco Ferrer et Tarrida del Marmol ¹⁴.

Le mot aurait ainsi par son imprécision attiré des individus violents et des révoltés plus que des révolutionnaires, des nihilistes épris d'un mysticisme révolutionnaire tenant lieu d'information et de formation intellectuelle. Mais les contradictions ont même atteint certaines personnalités de l'anarchisme comme Jean Grave qui a polémique au début d'un siècle avec les rédacteurs de « El Productor » de Barcelone, dénonçant l'organisation de métiers sur une vaste échelle, par les ouvriers et les paysans, comme un danger certain pour la révolution, ou l'attitude de Kropotkine et de Malatesta en 1907 sur le syndicalisme révolutionnaire est également significative. Ces facteurs ont certainement provoqué « un désordre idéologique, philosophique et éthique », l'anarchisme serait ainsi resté à des positions trop négatives, où les anti seraient devenus la position philosophique dominante de ce courant d'idées, digne d'un meilleur sort.

Dans le fond, ni Proudhon, ni Bakounine, ni le reste des penseurs libertaires n'auraient exercé une influence importante dans les milieux « anars », car l'esprit négateur dominait dans ceux qui se réclamaient d'eux. Pour Leval, « l'esprit négateur a façonné, modelé, pétri l'esprit général des groupes épars ou épisodiquement unis. Cet esprit négateur a modelé les individus, et (se serait) étendu à la pratique des rapports

¹³ *Anarchi e Anarchia*, Fondazione Enaudi, p. 591, 1969.

¹⁴ Max Nettlau nous dit que Tarrida del Marmol acceptant les conclusions de Francisco Ferrer (en 1906, ou 1907) propose de renoncer au vocable *Anarquía*, que le public interprète mal. Ces conclusions avaient été acceptées par l'immense majorité des anarchistes « qui font abstraction de toute préoccupation sectaire ». Dans *La Anarquía a través el tiempo*, éd. Costa-Amie, p. 201.

inter-anarchistes ¹⁵ ». Il reproche aux anarchistes un excessif amour pour la liberté et d'avoir une vision imaginaire et inorganique de la vie sociale. Or, selon lui toute la vie sociale est faite de devoirs qui doivent être accomplis régulièrement et selon les engagements pris de chacun. De là la revendication abstraite de la liberté lui semble « pure démente, et l'esprit qui l'inspire ne peut mener un mouvement qu'au chaos et à la déliquescence ».

Gaston Leval se défend d'être le continuateur d'un socialisme ou d'un anarchisme « étriqué », que leurs partisans ont réduit aux dimensions de leurs chapelles ou de leur mentalité, ou dont les grands buts initiaux ont été à peu près oubliés, soit par l'emprise des faits quotidiens qui ont centré les activités sur des détails secondaires, soit par une dégénérescence intellectuelle qui devait résulter de la non-formulation « d'une synthèse supérieure toujours présente à l'esprit des hommes ¹⁶ ». Le résultat de ces positions aurait été désastreux tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du mouvement anarchiste ; à l'intérieur le manque d'unité de pensée a entraîné le mouvement dans l'incohérence et les contradictions permanentes ; à l'extérieur, le mot anarchie a repoussé beaucoup de gens.

D'autre part que se serait-il produit si les anarchistes s'étaient attachés à des problèmes constructifs et avaient appuyé tout ce qui signifie un progrès, même si cela n'était pas de la pure orthodoxie et s'ils n'avaient pas sombré dans le terrorisme de Ravachol, Emile Henry et autres, et dans le terrorisme spirituel des années 1880-1900 ? Car il y a une chose que l'on oublie trop souvent, c'est que, dans le mouvement libertaire français comme dans l'espagnol, de nombreuses personnalités sont restées en marge du mouvement syndical ou du mouvement anarchiste, coupées ainsi des masses, leurs positions se réduisaient à une position d'éthique. Nous avons vu récemment, en Espagne, comment à la mort de Franco le mouvement libertaire espagnol a pris un réel essor, où les adhérents passèrent à 250 000, où nous avons deux hebdomadaires, plusieurs mensuels, dont trois revues d'une certaine qualité.

Mais que s'est-il passé ? Qu'en reste-t-il ? Il y eut d'abord l'erreur monumentale d'exiger une déclaration de foi anarchiste de la part des travailleurs pour pouvoir être membres de la C.N.T., il y eut ensuite les luttes internes entre orthodoxes et les hétérodoxes, les « révolutionnaires » et les « réformistes » ; c'est alors que sont apparus les impatients de la révolution qui combattaient toute activité syndicale, tout appui aux coopératives sous prétexte de réformisme, puis sont apparus quelques actes de groupes qui, au nom de l'anarchie, faisaient des « expropriations » pour leur compte, quelques détentions avec possession d'armes, quelques procès avec grande publicité des moyens de communication suffirent pour que les travailleurs, qui étaient venus, attirés par une sympathie des idées libertaires, devant

¹⁵ G. Leval, « Cahiers de l'humanisme libertaire », n° 138.

¹⁶ Thèse reprise dans les « Cahiers du socialisme libertaire », n° 1, oct. 1955.

l'incompréhension de ces faits, commencèrent par abandonner les syndicats.

Naturellement, encore une fois, « la mythique capacité révolutionnaire des travailleurs » si vantée par les anarchistes faisait défaut. Les travailleurs ne comprenaient pas ces attitudes car ils manquaient de préparation spirituelle, de maturité intellectuelle, de culture sociologique pour les accepter. La presse bourgeoise se chargea du reste, quoi qu'en dise la démagogie ; ou bien il y a une adaptation des moyens de lutttes aux situations sociales de notre époque, qui répondent aux réalités matérielles, intellectuelles et morales d'aujourd'hui pour poursuivre l'instauration d'une société nouvelle, « d'une société pour et par l'homme », ou l'anarchisme tombera dans la sclérose et la négation permanente.

Gaston Leval reviendra longuement dans le premier chapitre de son livre *Precisiones* sur tous ces thèmes. Pour lui le mouvement anarchiste ne pourra jamais constituer un mouvement solide que s'il s'éloigne de la sphère morale abstraite dans laquelle il est généralement enfermé et se maintient dans la plus absolue méconnaissance et incompréhension de ses propres bases sociologiques ; il cite à ce propos une déclaration du disciple de Malatesta, Luigi Fabbri, lorsqu'il écrivait par exemple que la pensée de Malatesta en matière « économique se réduisait à la liberté ¹⁷. Or dire cela aux gens qui demandent des solutions concrètes est une pure « ânerie révolutionnaire », et situe les anarchistes dans la négation et le mysticisme. Négation de la société actuelle et vague mysticisme sur la société future. Quelle devrait être, selon Gaston Leval, la stratégie du mouvement libertaire ? C'est cette question qu'il essaya d'élucider au long des presque trente années qu'il publia les « Cahiers de l'humanisme libertaire ».

Etant donné le degré de développement des sociétés capitalistes et la complexité de leur organisation non seulement dus à l'action de l'Etat-providence mais également à l'interdépendance économique au niveau mondial, Gaston Leval maintient que le peuple n'est pas préparé pour faire la révolution et transformer la société dont le plus souvent il n'a pas même le sentiment ou la conscience. Il considère « une ineptie ou un crime que de le pousser à une crise révolutionnaire ». Il ne voit pas d'autres solutions « que celle des réalisations partielles, sans détruire l'organisme économique capitaliste ¹⁸.

Car si le socialisme est à l'ordre du jour dans bien des pays, il n'est pas moins vrai que le grand nombre de la classe ouvrière appartient à des partis réformistes, et étant peu disposée à accepter de grands bouleversements historiques. Il faudrait donc, avant tout, « agglutiner des volontés, et les agglutiner autour d'idées générales qui puissent être acceptées par un grand nombre de personnes ¹⁹ ». Supposons –

¹⁷ *Precisiones*. p. 13. Malatesta qui s'était toujours opposé à des formes d'organisation écrira après le triomphe du fascisme en Italie : « Il nous a manqué un programme. »

¹⁸ « C. humanisme libertaire ». n° 219, oct. 1975.

¹⁹ *Ibid.*, n° 194.

poursuit Leval – que cette force proclame qu'elle veut réaliser ces objectifs sans recourir à la lutte armée – perspective qui a toujours repoussé des gens qui, en esprit, n'étaient pas loin de nous. Supposons que, sur la base de ces conceptions, de ces activités fondamentales, cette force s'adresse aux syndicats, aux coopératives, aux groupements de paysans, aux organisations d'entraide (...).

Que sur la base de connaissances concrètes réelles, profondes, et aussi complètes que possible, elle dresse des plans viables de réorganisation sociale ; qu'elle étudie dans chaque localité comment résoudre les problèmes municipaux (...). Et qu'avec la même audace, la même intelligence, la même ferveur elle se lance à la conquête morale de la population opposant la conception humaniste, de la civilisation libertaire, à l'étatisation, au capitalisme, à la bureaucratisation croissante²⁰ ».

Voilà un beau programme qui éviterait les difficultés insurmontables, sources de tragédies dont la révolution espagnole et russe peuvent nous servir d'exemple. Est-ce donc utopie ou réformisme que de dire que le seul chemin possible est celui qui consiste « à préparer intellectuellement, moralement et techniquement ceux, tous ceux qui se réclament du socialisme aux réalisations constructives partielles, mais aussi nombreuses que possible au sein de cette société même » ?

Telles sont les conclusions auxquelles il est arrivé après presque soixante ans d'expérience internationale, années qui ont vu également la déroute du mouvement anarchiste international. Il s'agit pour lui d'apprécier, de juger de la réalité en dehors de toute littérature, de déclamation sentimentale, du traditionalisme verbal, des formules consacrées et de l'optimisme de commande de ceux qui, de génération en génération, annoncent l'effondrement prochain de la société capitaliste condamnée par l'histoire ? Gaston Leval se sépare radicalement de ce qu'a été la ligne de pensée du mouvement anarchiste traditionnel et se situe d'emblée dans la lignée proudhonienne et même tolstoïenne.

Gaston Leval considère que l'excès verbal pseudo-révolutionnaire et l'agitation traditionnelle dont l'anarchisme ne sort pas et qui l'ont poussé dans une certaine stérilité intellectuelle ont fait un mal immense à la connaissance de la philosophie et de la sociologie libertaires. Pour rendre possible une rénovation et une renaissance du mouvement libertaire, il faudrait – selon Leval – non seulement renoncer au mot *anarchie*, condition indispensable, mais il faudrait également revoir un certain nombre de positions, comme le *spontanéisme* défendu depuis toujours et qui devait permettre de résoudre tous les problèmes de la révolution sociale et qui ne sert qu'à « justifier la paresse », faisant ainsi « école de passivité intellectuelle, pour se justifier soi-même ».

Il y a également *l'obsession révolutionnaire* et le problème de la violence trop souvent justifiée et mystifiée au nom de l'anarchie. Or,

²⁰ *Ibid.*

Leval ne croit pas au triomphe d'une révolution armée, transformant intégralement l'organisation de la société, cela est un rêve d'un autre âge, une impossibilité à laquelle certains se raccrochent pour masquer leur « incapacité créatrice », confondant les révolutions politiques et les révolutions sociales. Il est toujours facile d'exploiter les instincts primaires de ceux chez qui dominent l'émotivité et le sentiment, et les spécialistes de cette exploitation sont préférés à ceux qui raisonnent, analysent et se documentent. Le phénomène de l'autorité constitue un autre tabou, or peut-on continuer à faire du mot anarchie un synonyme de *non-autorité*, l'autorité n'est pas que politique et gouvernementale. Gaston Leval, s'appuyant sur Bakounine, rejette la définition traditionnelle faite dans les milieux anarchistes.

Il définit « l'autorité libertaire », indispensable dans toute société, sous la forme de « l'influence de l'ascendance intellectuelle, morale, technique, professionnelle que les hommes exercent les uns sur les autres ». Dans la société libertaire réalisée, pourrait-on respecter la fantaisie individuelle en matière d'urbanisme dans une ville comme Paris ? Ou bien faudrait-il un plan d'urbanisation dans lequel l'ordre et l'harmonie de la ville répondent à des raisons d'hygiène et d'esthétique ? Il en est de même pour de nombreux autres problèmes de la vie collective.

Un autre terme souvent revendiqué dans le mouvement anarchiste est le *volontarisme*, développé surtout par l'école italienne. Pour Gaston Leval qui déjà dans son livre, *Precisiones sobre el Anarquismo*, de 1937, critique Malatesta pour la défense qu'il en fait, ce « mot est vide de sens, un prétexte paradoxal d'inertie, de paresse et de dégénérescence intellectuelle – car encore une fois, l'action qui n'est pas guidée par l'intelligence et la connaissance n'est que mouvement sporadique, incohérent, insuffisant et toujours condamné à l'échec s'il ne pousse pas à cette activité universelle, s'il ne suscite pas un labeur de construction continue dans le domaine théorique et pratique ».

Notre auteur qualifie les problèmes de notre temps de concrets et qui exigent, pour être traités correctement, un examen méthodique, « il est indispensable d'analyser l'évolution du capitalisme, de la structure économique, du rapport des classes, du rôle de l'Etat, de développer notre connaissance de l'économie, de pénétrer à fond l'organisation et le fonctionnement de la société afin que notre critique ne soit plus la répétition de formules sempiternellement rabâchées²¹ ».

Pour lui, l'anarchisme a manqué de têtes pensantes, il n'y a pas eu de continuation pour développer ce qui a été créé par ses fondateurs, élaguer dans la pratique du mouvement ce que l'expérience a prouvé être erroné, compléter ce qui est insuffisant, ce qui aurait permis une adaptation de la pensée libertaire à l'évolution de la société industrielle. Bakounine voyait par exemple dans les grèves, dans la lutte pour les améliorations immédiates, l'instrument d'éducation

²¹ « Les Cahiers ». n° 195-196.

sociale et révolutionnaire des travailleurs, qui les conduirait à une prise de conscience anticapitaliste ; la Charte d'Amiens nous dit la même chose, les récentes expériences du syndicalisme révolutionnaire espagnol nous le confirment également. Or ce processus dialectique ne s'est pas réalisé. Nous observons qu'au lieu de devenir révolutionnaire par la suite des luttes qu'elle a soutenues, la classe ouvrière s'embourgeoise grâce aux résultats acquis. Il faut donc chercher d'autres terrains d'action, d'autres méthodes d'établir une stratégie d'ensemble pour poursuivre les buts de transformation sociale.

Gaston Leval se demande si l'intervention dans la vie communale, dans les activités municipales, qui limiteraient ou feraient reculer la mainmise de l'Etat, ne constitueraient pas un biais par lequel les libertaires pourraient regagner une partie du terrain perdu sur leur présence dans la vie publique ²². L'expérience lui a sans doute enseigné que le faux pas le plus dangereux est celui qui consiste, selon l'attitude traditionnelle des anarchistes, à ne rien faire, à ne rien entreprendre afin de rester purs.

* * *

L'œuvre de Gaston Leval – rappelons au passage que plusieurs de ses livres n'ont jamais été édités en français comme :

Conceptos Economicos en el Socialismo Libertario, Precisiones sobre el Anarquismo, Problemas Economicos de la Revolución Espanola, Falacia del Marxismo, Poetas y Literatos Franceses, Contra la Guerra, El Mundo hacia el Abismo, et un long etc. l'auteur de *l'Espagne libertaire* a occupé une place de choix dans le mouvement libertaire espagnol, il faisait partie de cette pléiade d'écrivains hispanistes qui comme Max Nettlau, Camillo Berneri, Ugo Fedeli et Rudolf Rocker participaient de près au déroulement et aux problèmes du mouvement libertaire espagnol, mais à la différence de ceux-ci, Gaston Leval avait passé de longues années en Espagne, dominait à la perfection le castillan et avait participé directement aux débats internes, contribuant ainsi par ses écrits à une influence indiscutable dans tous les grands problèmes qui se posaient.

A la fin de la guerre civile espagnole, Gaston Leval rejoint la France après une absence d'un quart de siècle, il renoue immédiatement la publication dans « Le Libertaire », sous la signature de Max Stephen, d'une série d'articles dans lesquels il analyse la foule de problèmes dont les penseurs libertaires s'étaient occupés ; là aussi, ce ne sera pas facile, car beaucoup de ceux qui se supposaient être « ses camarades » voyaient d'un mauvais œil celui qu'ils prenaient pour un nouveau venu, pour un intrus, qui venait menacer les positions privilégiées des « théoriciens » parisiens et ternir l'auréole dont ils avaient su s'orner.

²² *Ibid.*, n° 160.

Etrange paradoxe que cela se produise dans un mouvement libertaire. Les continuelles luttes internes, et sur un ton généralement peu libertaire furent sans doute les raisons fondamentales pour lesquelles il prit l'initiative en 1951 – après la régularisation de sa situation, car condamné à quatre ans et six mois de prison militaire par la police de Vichy, il s'échappa après deux ans au cours d'un bombardement de la prison de Clairvaux par les Allemands – de fonder « Les Cahiers du socialisme libertaire ».

De son œuvre nous retiendrons les titres les plus récents comme *Eléments d'éthique moderne*, *Rus et torrents* (poésie), *Pratique du socialisme libertaire*, *la Pensée constructive de Bakounine*, *l'Espagne libertaire et l'Etat dans l'histoire*. Gaston Leval a sa place dans la pensée libertaire, ses apports peuvent bien se comparer à ceux de Rudolf Rocker ou à ceux de cet autre contemporain espagnol, Diego Abad de Santillan, sa lutte et sa pensée peuvent bien être résumées par cette phrase de son ami Roger Haguenuer – autre valeur d'exception – lorsqu'il écrit : « L'humanisme de Gaston Leval veut aboutir à la mise en valeur de l'Homme, contre tout ce qui l'aliène en haut et le défigure en bas »²³.

Madrid, janvier 1983.

²³ « Civilisation libertaire ». n° 238